

BILLET : FÉVRIER 1954 !

Eh oui, cette année-là, il a fait très froid ! J'avais 10 ans et je ne sais pas par quel hasard je me suis retrouvée en 6^e à Frouard. J'habitais Dieulouard à une quinzaine de kilomètres.

Pour aller en classe, je prenais le train à 6 heures 45, la gare étant à un kilomètre de chez moi. Le soir je reprenais le train dans le sens inverse vers 18 h 30. Je n'étais jamais sortie de chez moi ; nous n'avions pas beaucoup de distractions. Quand je suis arrivée à la gare et que la grosse locomotive à vapeur est passée devant moi, j'ai eu peur, je me suis mise à pleurer, je ne voulais pas y aller. Ma mère qui m'accompagnait pour cette première fois, m'a sermonnée et m'a fait monter dans le wagon, un wagon en bois avec de petites fenêtres. J'étais trop petite pour mettre mon sac dans les filets, même debout sur la banquette.

La surprise suivante était que la gare de Frouard se trouvait, à presque trois kilomètres du cours complémentaire (collège). Armée de courage et avec quelques autres élèves, nous avons pris le chemin de l'école. La directrice du C.C nous ouvrait l'école pour que nous puissions attendre les cours dans les couloirs.

Je commençais à m'habituer à la situation quand vint cet hiver très froid. Nous n'avions pas beaucoup d'argent donc l'habillement n'était pas luxueux. Je portais un manteau, une jupe, un pull, un bonnet, des gants et des chaussettes épaisses tricotées par ma grand-mère et des " schnobotes ", sortes de bottines dans lesquelles on mettait des chaussons. On retirait les " schnobotes " et on restait en chaussons. C'était pratique mais la neige passait par-dessus.

Ce mois de février reste dans ma mémoire comme un mois épouvantable. La température est descendue à -27, la Moselle était complètement gelée. Les gens marchaient dessus. Mes

copains d'infortune, allaient glisser, moi je gardais les sacs. J'avais tellement peur des réprimandes violentes de mon père que je n'osais pas m'aventurer avec eux. D'ailleurs ils m'appelaient " tante Agathe " à cause de mon sérieux.

Nous avions très froid, le chemin de l'école était laborieux. Le soir pour rentrer chez moi mon père venait parfois me chercher avec une luge.

Nos trains avaient beaucoup de retard. Et un jour le train n'a pas pu arriver, les aiguillages étant gelés, pas de train pour le retour. Nous avons attendu dans la salle d'attente, les agents de la SNCF avaient allumé un feu dans un poêle à bois. Vers 21 heures, certains vinrent nous donner un peu de pain. Vers 22h30, le papa d'une de mes amies, boucher, ne voyant pas le train arriver, décida de venir nous chercher à Frouard avec la bétailière. Ce fut un retour glacial, dans le noir, et le lendemain il fallait y retourner.

Nous n'avions pas de téléviseur mais, à la radio, nous avons entendu l'appel de l'abbé Pierre en faveur des gens qui mouraient de froid, sans logement. Heureusement, nous étions logés dans une cité d'usine. Mon père était électricien, et l'usine logeait ses

ouvriers. Pas de chauffage central : on achetait du charbon pour se chauffer. Dans les chambres, se trouvait un petit poêle à charbon, ce qui n'empêchait pas les carreaux des fenêtres de se garnir de belles fleurs de glace.

Il y avait aussi une coopérative qui nous permettait d'acheter de l'alimentation à un prix raisonnable et aussi, pour certains, à crédit. Le marchand notait tout sur un petit carnet et le jour de la paie on remboursait. A l'époque, on recevait la paie dans une enveloppe en liquide, connaissant peu les banques. Ma mère avait l'habitude de répartir la paie dans des enveloppes, par semaine, les dépenses, électricité, eau, alimentation, assurance etc. La vie était dure, mais on avait l'habitude de compter.

On faisait un jardin et, tout l'été, des conserves, dans de beaux bocaux de toutes les couleurs qui garnissaient la cave.

Aujourd'hui, février 2012, ça fait presque 60 ans ; il fait froid, mais je suis bien au chaud au coin de mon feu. On a vraiment gagné en confort de vie, mais en qualités humaines, en esprit de solidarité, j'ai des doutes...

Danièle Uriot, février 2012



La Moselle à Villey-le-Sec (février 2012)